

CORRESPONDANCE.

Exposition provinciale de 1865.

(Suite, voir les Nos. du 15 novembre et du 16 décembre 1865.)

Espèce ovine.—Le jury se composait de MM. Ls. Levêque N. P., de Ste. Mélanie de D'aillebout, Farwell, et Primer.

Avant 1863 les moutons exposés dans les concours provinciaux de Montréal, de Québec et de Sherbrooke étaient à peu près de la même taille et de la même forme. Les exposants luttèrent avec des chances presque égales. On remarquait néanmoins un progrès, mais ce progrès était lent.

Dans le Haut-Canada c'était autre chose. Chacun travaillait de son mieux à améliorer son troupeau, non par voie de sélection comme dans le Bas-Canada, mais par voie de croisement, au moyen de moutons choisis avec soin en Angleterre et en Ecosse. Des béliers de première valeur quant au poids, aux formes et à la toison étaient achetés à grand prix, et introduits dans les troupeaux indigènes. Les résultats furent étonnants et immédiats.

Aussi en 1863, grande fut la surprise des exposants de gros moutons à Montréal, de se voir tout à coup hors d'état de lutter avec les éleveurs haut-canadiens, qui les avaient en quelque sorte écrasés par la supériorité incontestable de leurs bêtes à laine. Celles-ci, dont quelques-unes à la vérité venaient d'Angleterre, étaient en effet tellement supérieures à tout ce qui s'était vu jusque là dans les concours agricoles, que tout le monde put comprendre que nous étions bien arriérés, et qu'il nous restait une longue route à parcourir pour atteindre la perfection des troupeaux anglais. Il y eut un moment de découragement parmi nos cultivateurs exposants. Il fallait renoncer pour toujours à lutter contre une supériorité si marquée, ou bien aller chercher en Angleterre des reproducteurs semblables, ce qui paraissait au-dessus des moyens du plus grand nombre.

Cependant cet étonnement passé, quelques-uns de nos exposants s'adressèrent à des éleveurs haut-canadiens. Ils n'hésitèrent pas à donner pour un beau mouton le prix ordinaire d'un bon cheval. Vingt-cinq louis pour un agneau, quarante-deux louis dix schellings pour deux agnelles, paraissait un prix hors de raison pour des gens qui n'avaient jamais vu payer plus de cinq louis pour un semblable objet.

Ces achats ont été profitables à ceux qui les ont faits. Qu'on leur demande aujourd'hui, et ils répondront qu'ils ont fait beaucoup d'argent avec leurs moutons. Mais ça été à la condition de les bien nourrir, comme on le fait en Angleterre, où l'on a bien soin de régler le régime alimentaire de telle sorte que l'animal, tout en conservant les formes et les aptitudes de sa race, acquiert vite son entier développement. Les exposants de 1865 ont très-bien compris cela, car ils savaient qu'ils avaient affaire à des concurrents redoutables. Ils ont réussi. Dans bien des cas il est arrivé que les juges se sont trouvés fort embarrassés sur la préférence à donner entre les compétiteurs des deux Canadas, dans les classes où ils se sont rencontrés.

L'exposition de 1865 a été sans contredit la meilleure sous le rapport des bêtes à laine. Toutes les races les plus utiles y étaient représentées.

LES LEICESTERS.

Il y a eu dans cette classe 86 entrées, dont 37 pour les canadiens-français. Le Haut-Canada nous a envoyé ce qu'il avait de meilleur, par l'entremise de M. G. Miller de Markham. Tout ce qui a été exhibé de moutons âgés était des bêtes supérieures sous tous les rapports. Quelqu'un a offert cent louis pour le bélier qui a remporté le premier prix. M. G. Miller, le

propriétaire, en demandait cent vingt-cinq.

Ce bélier était le plus beau *Leicester* qui ait jamais été exhibé en Canada. Il renait de remporter le 1er prix à London, H. C., contre de formidables concurrents. Il pesait à Montréal 360 livres. Il en avait pesé 400 quelques semaines auparavant ; ce qu'il faut sans doute attribuer aux fatigues et à l'ennui qui l'empêchaient de manger. Les béliers qui ont remporté le 2d et 3me prix étaient de bons reproducteurs, recommandables sous tous les rapports. L'un d'eux qui a eu le 2d. prix a été vendu quinze louis à MM. le Dr. Têtu et Aug. Casgrain, de la Rivière-Ouelle ; M. A. Ste. Marie, de Laprairie, n'en ayant plus besoin.

M. Ste. Marie est un de nos éleveurs les plus hardis. En 1862, à l'exposition de Toronto, il fit l'acquisition d'un petit troupeau d'espèce ovine. La *Revue Agricole* disait à ce sujet : " Nos lecteurs connaissent assez M. Ste. Marie, de Laprairie, pour savoir qu'entre ses mains ce noyau deviendra un grand arbre, dont les rejetons ne contribueront pas peu à l'amélioration de nos troupeaux dans un avenir prochain. " Ces paroles ont commencé à se vérifier. Si son troupeau n'a pas encore acquis les proportions " d'un grand arbre " aux nombreux et puissants rejetons, il est du moins assez nombreux déjà et assez recommandable, pour fournir d'excellents sujets à ceux qui veulent faire comme M. Ste. Marie. Le beau reproducteur qu'il a rendu à M. le Dr. Têtu, n'a pas cessé d'attirer l'attention de nos meilleurs cultivateurs depuis son arrivée à la Rivière-Ouelle. Tout fait espérer qu'au printemps il aura une postérité nombreuse qui démultipliera en peu de temps la valeur de nos moutons si chétifs aujourd'hui. Ce mouton aura bientôt 4 ans. Il pesait à Montréal 318 livres quand il a été acheté.

Ceux qui se sont le plus rapprochés de M. G. Miller sont, suivant l'ordre des prix, MM. A. Ste. Marie, L. Bisette de St. Mathias, D. Martin du St. Esprit, P. E. Roy de St. Pie. D. Benning de St. Ls. de Gonzague, P. Robinson, et G. Winterbottom de Lacolle.

Ce fait prouve que les Canadiens-français ne sont pas opposés au progrès par système. Ils savent, quand ils le trouvent avantageux, se mettre en état de soutenir la concurrence avec nos hommes les plus avancés, même du H. C. Il est bon de leur faire remarquer, toutes les fois que l'occasion s'en présente, qu'avec de la bonne volonté, ils peuvent faire tout aussi bien que ceux qui appartiennent à d'autres origines. Appelés à vivre en frères avec tout le monde, ils doivent faire l'impossible pour ne pas se laisser surpasser, pas plus dans les luttes paisibles de l'agriculture, que dans le commerce ou les entreprises industrielles où ils déploient souvent tant d'énergie.

Le *Leicester* doit le mérite particulier de ses formes, principalement à M. Bukewell, de Dishly en Angleterre, qui à force de temps et d'argent, est parvenu à le mettre à peu près dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. Pour le conserver dans cet état il faut de bons soins et surtout une excellente nourriture. Sans cela, en moins de trois générations, il perd ses formes et son poids. Dégénéré, c'est le plus chétif de tous les moutons. Il n'a plus de valeur, ni en laine ni en viande ; cependant il consomme beaucoup de nourriture. On a remarqué qu'il perd plus de ses formes dans un mauvais pâturage, que par un pauvre hivernement. La conclusion de tout cela est que ceux qui veulent avoir de ces moutons, ne doivent pas les abandonner pendant l'été dans de maigres pâturages, où les pauvres bêtes sont condamnées à lécher la terre pour arracher quelques brins d'herbe. Et pendant l'hiver il faut leur donner assez de bonne nourriture, pour qu'ils ne soient point forcés d'aller chercher leur vie sur les tas de fumier parmi les déjections des animaux, ni devant la porte des granges des voisins.